

Tome 90 | Fascicule 2

JOURNAL des
africanistes

dans l'ouvrage), sont aussi littéraires. Il faut rappeler que le prétexte initial aux échanges avec Coppet est fourni par le travail de traduction de l'administrateur colonial, passionné de littérature. Pour occuper ses loisirs à Fort-Archambault, Coppet s'est en effet lancé dans la traduction de *The Old Wives' Tale* d'Arnold Bennett (1908), sur les conseils de Gide. Le projet met de longues années à aboutir. La correspondance entre l'écrivain et l'administrateur rend compte de son avancée, mais aussi des goûts littéraires des deux hommes et des expéditions de livres à Coppet. Après la parution de *Voyage au Congo* (1927), l'administrateur est persuadé que la littérature a plus de pouvoir que l'autorité politique locale pour améliorer les conditions de vie des populations colonisées. Du Tchad, le 15 avril 1930, il écrit à Gide : « C'est la mentalité des Blancs à l'égard des Noirs qu'il faudrait changer. Est-ce possible ? En tout cas un nouveau livre de vous pourrait faire plus en ce sens que dix ans d'effort de ma part. » Ce pouvoir de la littérature est le véritable point de rencontre entre Gide et Coppet : l'un et l'autre l'envisagent, chacun à sa manière, comme un moyen d'ajuster le pouvoir colonial.

FONTAINE Hugues, 2020, *Ménélik. Une Abyssinie des photographes (1868-1916)*, Nanterre, Amarna, 320 p.

par Serge Dewel

Posons d'emblée qu'il s'agit avant tout d'un ouvrage d'iconographie et que, par conséquent, la part importante de ce travail – et donc de son intérêt – se trouve reflétée par la richesse du catalogue iconographique qu'un texte léger vient éclairer (410 photographies, illustrations et cartes). Sur ce plan, le livre offre une grande qualité, tant par le travail précis de reproduction des documents que par les choix éditoriaux (mise en pages, type de papier et typographie). Bref, un très beau livre.

Hugues Fontaine s'est passionné depuis plusieurs années pour les documents photographiques (et plus largement iconographiques) illustrant l'histoire de l'Éthiopie à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, dont il est devenu un des meilleurs connaisseurs. Ainsi, il est déjà l'auteur de deux ouvrages rassemblant une importante iconographie sur l'Éthiopie à cette époque : *Un train en Afrique, Djibouti-Éthiopie* (Amarna, 2012) et *Arthur Rimbaud photographe* (Textuel, 2019). Fontaine a par ailleurs été le commissaire de plusieurs expositions mettant en scène le fruit de ses recherches, dont la plus récente, *Rimbaud-Soleillet, une saison en Afrique* (Carré d'Art à Nîmes, janvier-avril 2020), mettait en scène les échanges en Éthiopie entre le poète ardennais Arthur Rimbaud et l'explorateur nîmois Paul Soleillet.

Le titre ne doit pas faire illusion, car le propos n'est pas centré sur la seule personne de l'empereur Menilek (1844-1913), mais sur une période pendant laquelle il fut un acteur majeur, d'abord roi (*negus*) d'une région d'Éthiopie (le Choa), puis roi des rois (empereur) d'Éthiopie à partir de 1889. D'ailleurs, les jalons chronologiques

du propos échappent à Menilek puisqu'il n'était qu'un acteur secondaire en 1868 et qu'il était déjà mort en 1916. Le *negusä nägäst* (roi des rois) Menilek fait donc office de fil rouge au livre, dont le prisme est beaucoup plus large.

La matière de l'ouvrage se trouve répartie en dix chapitres qui prennent plutôt la forme d'albums thématiques : un court texte suivi d'une abondante iconographie.

Le premier chapitre, intitulé « L'explorateur photographe », fournit quelques informations fondamentales sur la technique de la photographie au XIX^e siècle et retrace les débuts de la rencontre de la photo et de l'Éthiopie. Le deuxième thème abordé, la « campagne d'Abyssinie » (1868), même s'il concerne peu la personne de Menilek, permet d'exposer les premières photographies d'Éthiopie connues. Peut-être ces deux premiers chapitres auraient-ils pu être réunis en un seul bloc faisant l'état des lieux à la veille de l'avènement politique de Menilek.

Les trois albums suivants rassemblent des thèmes mettant en scène l'entourage européen du souverain, conseillers et voyageurs. Dans « L'ingénieur et le roi », l'accent est mis sur la personnalité du conseiller suisse Alfred Ilg, devenu ensuite ministre plénipotentiaire de Menilek, qui vécut en Éthiopie de 1878 à 1906. Ilg et Chefneux, un autre conseiller de Menilek, furent les principaux artisans de l'introduction de la modernité technique – et de l'usage étendu de l'image – à la cour de Menilek en Éthiopie, et les documents touchant à la personnalité d'Ilg comptent certainement parmi ceux que Fontaine connaît le mieux. « Enjeux cartographiques » constitue un album dédié aux cartes et cristallisé autour de la fameuse lettre circulaire de Menilek (1891) envoyée aux principales chancelleries européennes dans le bras de fer avec l'Italie. Il est effectivement possible que « les conseillers européens du monarque » (p. 64) aient pu influencer celui-ci par les connaissances cartographiques les plus récentes de l'Europe, mais il est surtout probable que l'Italie, tentant d'imposer un protectorat sur l'Éthiopie, ait manœuvré auprès de Menilek afin que celui-ci revendique un territoire plus large qui leur reviendrait ensuite. Enfin, un très court texte introduit l'album « Un voyage au Choa », centré autour du séjour d'un marchand d'armes, proche de Léon Chefneux, et qui détaille surtout des aspects de la vie quotidienne, des personnalités de la cour ou des vues des environs.

Vient ensuite une séquence de trois chapitres plus directement centrés sur Menilek (« Abba Dagneu ») et ses lieux de résidence (« Les établissements royaux » et « La "Nouvelle Fleur" »). Les deux albums consacrés aux résidences, qui auraient pu n'en former qu'un, abordent Ankober et Entotto pour le premier, et Addis Abäba pour le second. Les débuts de la capitale éthiopienne ont déjà été iconographiquement documentés¹⁹.

19. Richard Pankhurst et Denis Gérard, 1996, *Ethiopia Photographed. Historic Photographs of the Country and Its People Taken between 1867 and 1935*, Londres, Kegan Paul International ; Fasil Giorgis et Denis Gérard, 2007, *Addis Ababa 1886-1941. The City and Its Architectural Heritage*, Addis Ababa, Shama Books ; Serge Dewel, 2018, *Addis Abäba (Éthiopie) 1886-1966. Construction d'une nouvelle capitale pour une ancienne nation souveraine*, Paris, L'Harmattan, 2 vol.

Beaucoup de ces documents ne sont pas des inédits, mais la qualité de leur reproduction donne toute la pertinence à cette nouvelle publication. Entre ces deux chapitres, l'album « Abba Dagneu » représente le cœur de l'ouvrage, géométriquement et thématiquement ; il est aussi le plus long.

Depuis le XVIII^e siècle, les guerriers éthiopiens connaissaient la tradition du « nom de cheval », par lequel un homme était connu par le nom de sa monture favorite, précédée du terme *abba* (père, mais aussi propriétaire). Ainsi, *Abba Daññāw* était le nom de guerre de Menilek. Contrairement à ce que le texte laisse sous-entendre (p. 127), ce n'était pas le fait exclusif du souverain, mais une habitude très généralisée. D'autre part, plutôt que de cheval, il s'agit en Éthiopie de mule, animal noble à l'image de celle montée par le Christ lors de son entrée à Jérusalem. Toute analyse du fait éthiopien ne peut faire l'économie des références bibliques dont la culture est pétrie. Mais là n'est pas l'essentiel, car dans ce chapitre, Fontaine nous promène dans le dédale des portraits du souverain afin d'en retracer l'origine, les réutilisations et les photomontages. Il répète ensuite l'exercice avec un portrait de l'impératrice Tayṭu, puis il illustre abondamment le règne de Menilek et la cour.

L'avant-dernier chapitre, « Modernisations », souligne un aspect important de la période du règne de Menilek, à savoir l'introduction de la modernité technologique en Éthiopie – révolution dont le souverain fut un acteur important et à la technophilie bien connue. Enfin, en guise de conclusion, le dernier album établit une rétrospective de l'image du souverain en Occident : presse, « chromos » Liebig, collection Félix Potin, etc.

Il s'agit d'un livre dans lequel les textes n'ont pas pour vocation de documenter l'histoire de l'Éthiopie, mais de replacer les photos et les illustrations dans leur contexte ; le texte est au service de l'image et non le contraire. Même si c'est la norme dans ce type d'ouvrage, le spécialiste ne pourra que regretter un texte privé des sources et des références précises qui documenteraient les riches informations fournies. Ainsi, quand il est fait mention du film de Charles Martel (p. 14), nous aurions sans doute aimé savoir si des vestiges ont survécu et d'où proviennent ces informations.

La plupart des patronymes et des toponymes éthiopiens cités proviennent de la langue amharique qui était, par ailleurs, celle de l'empereur Menilek (ሞኒሊክ [mənīlək]). L'amharique s'écrit avec un système syllabo-alphabétique, toujours employé en Éthiopie actuellement, qui confère donc une certaine importance à la question de la translittération. L'auteur a fait le choix de ne pas s'y attarder, mais on peut déplorer un manque d'homogénéité quand, par exemple, une même personne est appelée Théodros (p. 23) ou Théodoros (p. 45), alors que Tewodros eût certainement mieux convenu.

L'usage indifférencié des noms « Abyssinie » et « Éthiopie » pourra gêner les historiens les plus puristes. Le pays était alors effectivement connu des Occidentaux comme étant l'Abyssinie (nom développé sur une racine sémitique par ailleurs usitée en Éthiopie), alors que le titre éthiopien de Menilek était bien « roi des rois d'Éthiopie ». Le nom « Éthiopie », formé sur une racine grecque

véhiculée par la Bible arrivée au plus tard au IV^e siècle dans la version des Septante, y était donc en usage officiel depuis des siècles.

Les imprécisions historiennes occasionnelles – par exemple (p. 10), Menilek portait ce nom apposé par son grand-père dès son plus jeune âge ; Sahlä Maryam était son nom de baptême, pas son nom usuel comme cela se pratique beaucoup en Éthiopie – et une transcription peu respectueuse de la langue amharique n'entachent aucunement la qualité du contenu de ce livre. Celle-ci réside avant tout dans les photographies et les informations à leur sujet, plus que dans l'histoire de l'Éthiopie contextualisée. Puisque l'iconographie constitue tout l'intérêt du livre – d'un point de vue d'historien –, j'eusse préféré que l'identification des sources des illustrations (p. 316) et la localisation de leur lieu de conservation (celle du « fonds Savouré », par exemple) fussent facilitées par un accès au départ du numéro de page, voire par une numérotation continue des figures.

En plus d'être un beau livre documentaire, cet ouvrage représente une riche collection de documents iconographiques concernant l'époque du règne de Menilek, indispensable à tout historien contemporainiste spécialiste de l'Éthiopie et de l'Afrique. Par ailleurs, en plus de proposer un état des lieux des collections, il ouvre la réflexion pour une étude renouvelée de cette période, à l'aune de nouveaux questionnements et de nouvelles sources.

GIESING Cornelia, CREISSELS Denis (enregistrement, transcription, traduction et commentaires par), SISSÉ Issufi, MANÉ Abù, FATY Ousmane (avec la collaboration de), 2017, *Les mémoires de Maalam Galisa sur le royaume confédéré du Kaabu. Un récit en langue mandinka de la Guinée Bissau*, Leiden et Boston, Brill, « African Sources for African History » 14, XXIV p. + 304 p., par Bernard Salvaing.

par Bernard Salvaing

On a longtemps sous-estimé l'importance historique du Kaabu, qui connut puissance et prospérité aux XVII^e et XVIII^e siècles où il prit une part importante dans la traite négrière, avant d'entrer en déclin au XIX^e siècle et d'être finalement conquis par le Fouta-Djalon.

Après les ouvrages d'administrateurs portugais des années 1930 en poste en Guinée Bissau, une douzaine études sur le Kaabu sont parues depuis 1969. Cornelia Giesing avait publié en 2007, avec Valentin Vydrin, un manuscrit arabe, le *Ta:rikk Mandinka* de Bijini. Elle édite maintenant, avec le linguiste Denis Creissels et avec plusieurs collaborateurs guinéens, un récit *en langue mandinka*, enregistré dans la ville de Gabù (Guinée-Bissau) en 1988, lors de séances organisées à sa demande. Il a été récité par Maalan Galisa, accompagné à la kora par son frère Sirifoo Galisa, de la famille Galisa *alias* Kouyaté.

La version bilingue, mandinka et française, a bénéficié de la compétence linguistique de Creissels. Elle est précédée de plusieurs chapitres introductifs :